

Pour échapper à la justice des morts de Stefan Psenak (Ottawa, Le Nordir, 1994, 64 p.)

Noces d'ailleurs d'Andrée Christensen (Vanier, Éditions du Vermillon, 1993, 102 p.)

Maurice Raymond

Number 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004533ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004533ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Raymond, M. (1995). Review of [*Pour échapper à la justice des morts* de Stefan Psenak (Ottawa, Le Nordir, 1994, 64 p.) / *Noces d'ailleurs* d'Andrée Christensen (Vanier, Éditions du Vermillon, 1993, 102 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (5), 87–89. <https://doi.org/10.7202/1004533ar>

POUR ÉCHAPPER À LA JUSTICE DES MORTS

de STEFAN PSENAK
(Ottawa, Le Nordir, 1994, 64 p.)

et

NOCES D'AILLEURS

d'ANDRÉE CHRISTENSEN
(Vanier, Éditions du Vermillon, 1993, 102 p.)

Maurice Raymond
Université de Moncton

On a dit souvent (trop souvent) que le poète était prophète et que la poésie était amour (pas suffisamment). Religion, rituels, poésie ont frontière commune, et l'on sait depuis Hugo et Baudelaire que le poète est un officiant. Chacun des deux présents recueils reprend, à sa manière, mais avec plus ou moins de succès, ces marques distinctives du poète et de la poésie.

Pour échapper à la justice des morts de Stefan Psenak est un premier recueil de poèmes: il en a toute la minutie... et tous les défauts! S'ouvrant sur une dédicace, il offre ensuite une citation d'Anne Hébert («Les morts m'ennuient / Les vivants me tuent» [p. 7]), puis un court texte de l'auteur lui-même, mis en exergue («le rituel débute / une hostie agonise / sur nos langues insoumises» [p. 9]). Le corps du recueil est composé de deux parties ayant à peu près la même longueur et dont la deuxième s'ouvre sur une citation de Gérald Godin («sans héritier sans enfants sans suite / sans lignée sans branche et sans progéniture / topographie du vide et des absences / je me rendrai à moi-même mon dû / un jour j'aurai / mottes de terre et racines aux pieds» [p. 39]). L'unité du recueil est assurée par l'utilisation systématique du futur (excepté pour le court texte mis en exergue et cité plus haut).

Psenak apporte donc — premier recueil oblige — un soin tout particulier à la présentation et à l'organisation de son livre. Cette minutie ne peut cependant masquer certaines faiblesses internes tout à fait regrettables. Par exemple, la résistance de la parole («les langues insoumises» [p. 9]) annoncée dès le départ se transforme très vite chez lui en une affirmation prophétique de nature plus ou moins gratuite. L'auteur montre, de plus, un certain penchant pour les traits d'esprit et, il faut bien le dire, une propension aux formules ronflantes dont le titre n'est qu'une illustration. Un seul texte se démarque nettement des autres et vient toucher de son aiguillon le derme même de la fragilité poétique: à la page 26, un poème, non plus disposé sous forme de vers mais ramassé en un paragraphe, fait soudainement

vaciller l'affirmation prophétique vers l'interrogation, le doute, l'angoisse : « ... définissons-nous le pourquoi le comment devons-nous chercher ailleurs ce qui se trouve ici geindrons-nous sans que personne ne nous entende [...] saurons-nous sauver notre peau chacun pour soi serons-nous aussi altruistes que nous le proclamons... »

Il est malheureux que le poète n'ait pas adopté ce ton plus souvent, et montré plus ouvertement son cœur et son angoisse. L'intellectualisme — il faut toujours s'en souvenir — est pour la poésie un péché destructeur.

Noces d'ailleurs d'Andrée Christensen est une œuvre montrant plus de maturité. Christensen a déjà publié trois recueils de poésie, dont un très intéressant « collage dramatique », aux Éditions du Nordir, intitulé *Pavane pour la naissance d'une infante défunte*. De plus, quelques-uns de ses poèmes ont été illustrés par des artistes réputés, tels Roland Giguère, Jennifer Dickson, Tony Urquhart, pour ne nommer que ceux-là.

Le recueil de Christensen a ceci de commun avec celui de Psenak qu'il y est également question, dès le départ, de rituel et de prophétie. Dans une sorte d'avertissement aux lecteurs, il est dit ceci : « ... l'homme et la femme cherchent, à travers les déchaînements amoureux, à rompre la barrière qui les sépare du divin [...] De leurs rituels nuptiaux, excessifs et créateurs, l'énergie de la vie émerge, libre de toute contrainte, de toute limite » (p. 6). Et dans un beau poème à la respiration ample, intitulé « Le Temps de l'eau », ceci encore : « Sûr de son chemin / le prophète franchit le mystère des marées / depuis le blanc jusqu'au rouge / goûtant chaque saison de la femme // Sous la glace brûlante / en mal de sel / son front déploie la mer » (p. 25).

L'entreprise prophétique est ici assumée par la parole, chaque poème devenant une sorte de célébration du coït, de ces « rituels nuptiaux, excessifs et créateurs » dont l'auteure parle dans son avertissement. Les titres des différents poèmes ne laissent d'ailleurs aucun doute quant au caractère alchimique de l'entreprise : « Incarnation », « Alchimie », « Sacrifice », « Floramancie », « L'Œuvre au rouge », « Anneau perpétuel », « Réveil du temple », « Initiation », « Frère de sang », etc. Il s'agit pour l'homme et la femme d'« affranchir leur âme de ses limites terrestres » (p. 6), de briser la chrysalide du froid et de l'isolement : « Aux morsures de l'hiver / son aile à la soif infuse / s'ouvrira sous la neige » (p. 82).

Le recueil se termine sur un poème émouvant intitulé « Famille », et qui est une sorte d'invocation à l'amant, perçu à la fois par la narratrice comme son père, son fils et sa mère : « Père / je gravis ta semence / de haute montagne / ton ventre de pierre / refuge fécond // [...] Mère mère / complice de mes lunes ta Verge / rougie de tant de maternités / bénie entre toutes les formes / ta fièvre fertile berce / le plus beau mystère du monde ».

Il y a évidemment un excès dans cette parodie de prières connues, que d'aucuns interpréteraient comme le produit d'un esprit sacrilège ; d'autres, plus simplement, comme une faute de goût. Bien qu'il se dégage de l'ensemble du recueil une ferveur véritable, il faut admettre que cet excès est

réel: l'entreprise dionysiaque n'excuse pas une accumulation presque comique d'un certain vocabulaire érotique qui agit comme une surcharge lamentable, et qui risque à tout moment d'entraîner le livre entier vers l'abîme (ou la moquerie). La narratrice semble constamment à cheval (qu'on excuse ici l'expression) sur la frontière de plus en plus mince qui sépare le ridicule du sacré. Entre « la fourche de tes jardins suspendus » (p. 18) et cette « bête inédite [...] [ce] Midi envulvé [qui] mange sa lune en pleine lumière » (p. 74), nous éprouvons une sorte de malaise, comme une titillation malsaine menaçant à tout moment de faire exploser autre chose que la ferveur.

Pour nous, nous le disons ouvertement, la poésie érotique vaut tout au plus la poésie catholique, ou toute autre poésie en « ique ». Elle procède d'une mise en scène plus ou moins efficace et vise l'illustration d'une doctrine particulière, extérieure à tout acte poétique, et qui n'a avec lui que des rapports de fortune. L'essence de la « fabrication » poétique nous semble de nature résolument apollinienne. S'il faut parler de coït, de fusion ou de « rituels nuptiaux », il nous semble que ceux exigés en poésie par la manipulation des mots, leur intégration multiple ou leurs accouplements parfois violents suffisent amplement.

Nous devons dire pour conclure que ces livres publiés aux Éditions du Nordir et du Vermillon laissent, hélas, le lecteur sur sa faim. Celui de Christensen nous semble cependant supérieur ; les amateurs de mots juteux et d'une certaine forme d'érotisme littéraire y trouveront sûrement leur compte. Pour les autres, reste à espérer la publication prochaine d'une poésie plus « simple » et plus immédiatement poétique...